

Il se rua, suivi de sa troupe, sur le gentilhomme.

Celui-ci n'était pas une proie facile.

De deux coups de pistolets il avait abattu deux des assaillants et chargeait bravement les autres, l'épée au poing.

Les bandits reconnaissants, mais trop tard, à qui ils avaient affaire, avaient obagné de tactique. Pressés autour du gentilhomme, ils le harcelaient de tous les côtés à la fois, et essayaient de le démonter en tuant ou blessant son cheval, espérant en avoir bon marché ensuite.

La position se faisait de plus en plus critique pour le comte ; la fatigue le gagnait. Quoi qu'il fit, ses ennemis qui connaissaient maintenant la force de ses coups, se tenaient prudemment à distance. Il calculait déjà mentalement combien de minutes il pourrait résister encore à ses adversaires, lorsque tout à coup un bruit semblable au roulement du tonnerre se fit entendre, et une voix stridente cria :

— Tenez bon ! mon gentilhomme, moi voilà !

Et un homme, ou plutôt un démon, tomba l'épée haute au milieu des bandits, en abattit trois en moins d'une minute et frappa les autres d'une si grande frayeur qu'ils s'échappèrent à toutes jambes, en hurlant et se frottant les épaules.

— Je crois que je suis arrivé à temps ? dit paisiblement le nouveau-venu en essuyant sa longue épée à la crinière de son cheval et la remettant au fourreau.

— Eh ! quoi, c'est vous, capitaine ? s'écria le comte avec joie, en reconnaissant sa nouvelle reconnaissance de l'auberge d'Ablon. Eh ! mais, vous m'avez sauvé la vie, tout simplement.

— J'en suis heureux, mon gentilhomme, bien que cela ne soit pas votre faute, dit-il avec rancune.

— Ne m'en voulez pas, capitaine, j'ignorais quel homme vous êtes.

— Le savez-vous davantage à présent ? répondit-il d'une voix railleuse.

— Je confesse mes torts, monsieur. Je suis le comte du Luc de Mauvers ; voici ma main. Accordez-moi votre amitié, et veuillez accepter la mienne.

Le capitaine serra la main d'Olivier avec une certaine hésitation.

— J'accepte votre amitié, monsieur le comte du Luc de Mauvers, dit-il ; je me nomme le capitaine Vatan ; mais, avec votre permission, j'attendrai une nouvelle rencontre, afin de savoir si, au retour de votre amitié, je dois vous accorder la mienne. Monsieur le comte, je vous baise les mains.

Sur ce, il piqua des deux, laissant au milieu de la route Olivier tout défermé, comme on disait alors.

— Il faut à tout prix que je retrouve cet homme, murmura le comte.

Et il reprit au petit trot le chemin de Paris, où il arriva une demi-heure plus tard sans nouvelle aventure.

III

DE QUELLE FAÇON ON ENTENDAIT L'HOSPITALITÉ AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

Le comte Olivier du Luc avait quitté le château de Mauvers depuis une heure environ, lorsque deux cavaliers, dont l'un marchait à quelques pas en avant et semblait être le maître de l'autre, apparurent à une portée de mousquet des murailles et firent halte, comme pour se consulter, derrière un bouquet d'arbres.

Ces cavaliers, soigneusement enveloppés dans les plis épais

de leur manteaux, les ailes du feutre rabattues sur les yeux, avaient des façons circonspectes, qui témoignaient de leur désir de ne pas être reconnus. Leurs chevaux mouchotés de boue, jusqu'au ventre, bien qu'ils fussent de race, ne marchaient que difficilement et comme si la fatigue d'une course longue et pénible les accablait.

— Lectoures, demanda le premier, qui était en effet le maître, ou tout au moins le supérieur du second, à quelle distance sommes-nous de Paris ?

— A trois lieues et demie, monseigneur, répondit respectueusement l'autre.

— Trois lieues et demie, répliqua l'inconnu en réprimant un geste de dépit, c'est bien loin, mon ami.

— En effet, monseigneur, surtout avec des chevaux surmenés depuis deux jours, et à demi-fourbus.

— Et pourtant il faut que j'arrive. Que faire ? Ah ! nous ne sommes pas heureux dans notre expédition, mon pauvre Lectoures ; je regrette à présent, quoiqu'il soit trop tard, de ne pas avoir suivi ton bon conseil.

— Ne regrettez rien, monseigneur, reprit l'autre d'un ton qu'il essayait de rendre enjoué. Peut-être Dieu nous favorise-t-il en ce moment même, plus que vous ne le supposez.

— Que veux-tu dire, mon ami ? demanda curieusement l'inconnu.

— Regardez devant vous, monseigneur.

— Eh bien ! je regarde, après ?

— Que voyez-vous ?

— Pardieu, je vois les hautes murailles d'un manoir, qui me semble, autant que j'en puis juger à cette distance, avoir une certaine importance et pourrait à l'occasion, s'il était en bonnes mains, être un excellent poste et opposer une vigoureuse résistance à ceux qui prétendraient et s'en emparer.

— Il est en bonnes mains, monseigneur ; ce manoir est le château de Mauvers, appartenant au comte Olivier du Luc.

— Que me dis-tu là, Lectoures ? s'écria vivement l'inconnu.

— La vérité, monseigneur.

— S'il en est ainsi, nous sommes sauvés ! Le comte du Luc, si j'ai bonne mémoire, est un de nos chauds corréligionnaires ?

— Ajoutez un de vos plus dévoués partisans, monseigneur.

— C'est juste, mon ami ; quoique je ne connaisse pas personnellement le comte du Luc, mon frère Soubise en dit grand bien et l'apprécie fort. Je ne pense pas qu'il nous refuse l'hospitalité ?

— Votre nom, monseigneur, vous ouvrira...

— Halte-là ! Lectoures, mon nom ne doit pas être prononcé en cette affaire ; nous sommes des fugitifs, mon ami, ne l'oubliez pas. Si monsieur de Luynes, qui, grâce à Dieu, nous croit bien loin, nous savait aussi près de lui, il ne se ferait aucun scrupule de nous arrêter ; soyons prudents ! Et quelle que soit la loyauté de monsieur du Luc, conservons strictement notre incognito, jusqu'à plus ample informé.

— Vous avez raison, monseigneur ; n'induisons pas notre prochain en tentation, comme dit monsieur l'évêque de Luçon, d'une voix si onctueuse, répondit Lectoures en riant.

— Cela vaut mieux en effet, reprit l'autre sur le même ton ; je n'éleve aucun doute fâcheux sur l'honneur du comte, mais d'autres que lui habitent son château.

— Et l'appât d'une riche récompense, dans les temps malheureux où nous sommes, métamorphose facilement un honnête homme en coquin.